

## Femmes juives du Maghreb

Images et souvenirs en littérature

Ewa Tartakowsky

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/1862>

DOI : [10.4000/hommesmigrations.1862](https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.1862)

ISSN : 2262-3353

### Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

### Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2012

Pagination : 113-121

ISSN : 1142-852X

### Référence électronique

Ewa Tartakowsky, « Femmes juives du Maghreb », *Hommes & migrations* [En ligne], 1299 | 2012, mis en ligne le 29 mai 2013, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/1862> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.1862>

---

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

---

# Femmes juives du Maghreb

Images et souvenirs en littérature

Ewa Tartakowsky

---

- 1 La production littéraire des auteurs d'origine judéo-maghrébine en France naît littéralement de l'exil que connaissent les juifs d'Afrique du Nord au moment des soubresauts de la décolonisation<sup>1</sup>. Sur la totalité d'une centaine d'écrivains judéo-maghrébins en France, pratiquement un auteur sur trois est une femme<sup>2</sup>. Et leurs récits témoignent aussi bien des aspects traditionnels, voire traditionalistes, de la famille juive maghrébine que de leur émancipation. Au-delà, cette littérature porte en elle l'empreinte des rapports de domination à la fois endogènes – qui se jouent au sein même des familles – et exogènes – inscrits dans le contexte historique et politique. Ils sont analysés ici au travers de l'étude de trois romans représentatifs de notre corpus global. Ce "penser par cas" permet de raisonner à partir des singularités afin de mieux cerner les généralités<sup>3</sup>. Par souci de cohérence et de représentativité, le choix a porté sur des ouvrages publiés par des écrivains natifs des trois pays du Maghreb : *Baisse les yeux, Sarah* (1980) de Paule Darmon d'origine marocaine ; *Les Filles de Mardochee. Histoire d'une émancipation* (1979) d'Annie Goldmann née en Tunisie et *Adieu Béchar* (2000) de Rachel Kahn, originaire d'Algérie.

## La famille, lieu de domination culturelle et religieuse

- 2 Ces femmes écrivains naissent au Maghreb colonial qu'elles quittent pour la France à l'époque des indépendances. Témoins privilégiés d'une époque révolue, observatrices de leurs mères et grand-mères, elles dressent un portrait souvent acerbe de la condition des femmes juives maghrébines. Nous avons choisi ici, dans une démarche de contextualisation sociohistorique, d'analyser leurs ouvrages au regard de ce qu'ils révèlent des rapports sociaux de sexes dans des communautés juives du Maghreb.
- 3 Comme dans toute communauté traditionnelle, elles sont régies par un strict partage des rôles entre hommes et femmes<sup>4</sup>, réalité basée sur l'acquisition des dispositions de genres qui se construisent sur la division du travail<sup>5</sup>. Ces hommes-là sont dévolus aux affaires extérieures du domicile, les femmes ont pour tâches la nutrition de la famille,

le ménage et la garde des enfants<sup>6</sup>. Elles sont soumises à la stricte observation des règles de la communauté déterminées par l'autorité masculine. Cette domination patriarcale s'opère avant tout dans la sphère symbolique<sup>7</sup>. On en observe les échos chez Annie Goldmann, lorsqu'elle évoque sa grand-mère, Élise : *“Soumis aux règles strictes et à la morale de son milieu, son naturel gai et nonchalant a dû sans doute souffrir de la rigidité ambiante ; les femmes de la maison, elles-mêmes entièrement soumises à l'autorité masculine, entendaient qu'elle respectât la loi commune que souvent, dans son insouciance, elle oubliait”*<sup>8</sup>.

- 4 Ce contrôle culturel est évidemment renforcé par un ensemble de règles religieuses et d'obligations rituelles. En effet, la femme est exclue de certains commandements liés aux moments particuliers de la vie de la communauté religieuse, comme le port des *tefilin*, du *talit* ou encore l'étude de la Torah et les prières. Ce qui lui permet de se consacrer pleinement à ses activités domestiques... Sarah, personnage de Paule Darmon, témoigne avec amertume de cette hiérarchie discriminatoire : *“J'étais niée par le Seigneur, inapte à comprendre ses Lois, rejetée dans ma souillure et tolérée dans ma maternité future. On ne doit de respect qu'au ventre qui engendre la vie, qu'à l'instrument de procréation, amas sanguinolent de tripes et de sentiments que l'on exclut devant Dieu”*<sup>9</sup>.
- 5 Dans ces conditions de ségrégation, on voit se nouer des liens de solidarité féminine à travers des espaces réservés tel le hammam décrit par le même auteur : *“Au-dehors étaient la contrainte, le voile, les yeux baissés. Au-dehors étaient la soumission, la force du maître, la prison de l'homme. Au-dedans, (...) nous nous retrouvions solidaires, parlant de nos maîtres avec respect, avec le sentiment que ce maître-là était bien notre ennemi”*<sup>10</sup>. Nombreux sont les passages qui parlent de ce divorce entre l'espace masculin et l'espace féminin. Paule Darmon en évoque la violence : *“L'Homme. C'est le café, l'autobus, le regard lourd (...). C'est la rue, le mot. Le con de ta mère, la putain de ta sœur. (...) Le geste du majeur vers le haut ou le bas, le bras d'honneur”*<sup>11</sup>.
- 6 Si, durant la période précoloniale, une séparation des espaces existe clairement<sup>12</sup>, contribuant à l'aliénation de la femme de la sphère publique, la présence française au Maghreb exporte parmi les élites nord-africaines son modèle dominant<sup>13</sup>, qui – s'il n'est pas traditionaliste – reste néanmoins conservateur. Annie Goldmann, cette fois en universitaire et non en écrivain, analyse cette domestication des femmes, y compris dans la morale sexuelle<sup>14</sup> : *“Les caractéristiques de l'éducation méditerranéenne se combinaient avec le puritanisme juif et l'imitation du modèle bourgeois : méfiance envers les hommes, toujours prêts à entraîner les jeunes filles dans le ‘malheur’, inhibition et pudeur vis-à-vis de la sexualité, comportements sociaux réfrénant la spontanéité pour se conformer au modèle de la ‘bonne éducation’”*<sup>15</sup>.
- 7 Les femmes – souvent plus âgées – tiennent leur part dans cet asservissement. Un parallèle avec les mécanismes analysés par Albert Memmi s'impose<sup>16</sup> : tel le colonisé qui intériorise l'image que le dominant lui renvoie, les matriarches deviennent garantes de la domination masculine, en intériorisant le point de vue et la domination masculins. L'instruction des jeunes femmes est à ce propos un enjeu majeur. Annie Goldmann le note : *“Les mères surtout s'y opposaient, et surtout pour les filles ; elles ne voulaient pas que les jeunes filles sortent”*<sup>17</sup>. De même, Sara, une des héroïnes de Rachel Kahn, subit un jugement sévère de la part d'une amie, après avoir désobéi à la règle des amours endogamiques. Pour sauver son honneur, elle est contrainte d'épouser le P'tit Meyer, seul à vouloir encore se marier avec elle : *“Un mariage à la sauvette quoi ! Elle n'aura même pas droit à une robe de mariée neuve ! (...) Enfin, après ce qu'elle a fait, c'est déjà un miracle que le P'tit Meyer accepte de l'épouser”*<sup>18</sup>.

## Mères, filles, femmes : destins et conflits

- 8 La discrimination commence dès la naissance. La venue des garçons est bienvenue, car ce sont les hommes, y compris les fils, qui procureront à la famille davantage de revenus. Elle amplifie aussi le pouvoir de leurs mères sur leurs futures belles-filles<sup>19</sup>, ce qui n'est pas sans importance compte tenu du peu d'autorité dont elles disposent<sup>20</sup>. Dans *Baisse les yeux*, Sarah, l'héroïne raconte sa naissance comme une malchance pour le père et évoque le traumatisme de la venue d'un frère : *"Le rythme de mes journées était scandé par les hymnes de joie chantés à la gloire des attributs masculins de mon royal frère. Je possédais la virilité morale, mais lui possédait les instruments tangibles du pouvoir, ce qui le dispensait totalement de toute autre obligation"*<sup>21</sup>.
- 9 De nombreux extraits illustrent ce conflit entre les générations qui découle de ce traitement inégalitaire. Premier modèle des jeunes filles, la mère, tout en étant effacée devant le père, garde son pouvoir autoritaire sur elles. Elle incarne la tradition et le conservatisme ainsi que l'héritage de la soumission. La mère de Liana en est l'un des avatars lorsqu'elle annonce à sa fille en lutte contre le rôle stéréotypé et figé des femmes : *"Tu t'es punie toi-même, ma fille ! Même si nous devons quitter Béchar, tu n'iras jamais en France, jamais ! (...) Et les études aussi, c'est fini ! Ça te pourrait trop la tête !"* La mère de Sarah, selon la trajectoire classique des femmes de sa génération, est *"pleine de mon père. Elle lui appartenait. (...) Il lui fallait un être suprême à vénérer, et il ne lui venait pas à l'idée qu'elle pouvait être aussi respectable que lui"*<sup>23</sup>. Mais le portrait que dresse Paule Darmon de la mère de son héroïne est plus nuancé. L'heure n'est plus au traditionalisme archaïque, mais à une certaine émancipation. *"Le symbole du passage de l'archaïsme au modernisme"*, la mère de Sarah nourrit une ambition pour sa fille : *"Je devais être tout ce qu'elle n'avait pu devenir. Je devais être le double féminin de son dieu de mari"*<sup>24</sup>.
- 10 Faute de modèle féminin fort, l'émancipation se construit en reflet des itinéraires masculins. Cela ne va pas sans conflit, car la domination des hommes demeure, cristallisant des conflits intérieurs. Ainsi, Sarah manifeste cette double posture face au père en l'appelant : *"Mon héros, mon roi, mon idéal, mon maître et ma haine"*<sup>25</sup>. Même guidé par un rationalisme occidental, le père de Sarah reste prisonnier de son *habitus* et gardien de sa vision patriarcale : *"Ne sois pas insolente, Sarah, et baisse les yeux quand je te parle... Baisse les yeux, je te dis, et ne réponds pas. Je ne baissais évidemment pas les yeux, puisqu'il m'avait enseigné que regarder son interlocuteur en face était une preuve de franchise"*<sup>26</sup> ... L'autorité du père et du fils aîné dans les familles traditionnelles sépharades est considérée comme inconditionnelle et incontestée<sup>27</sup>. L'émancipation des élites de la communauté juive au Maroc ainsi que l'exil en France métropolitaine changent la donne. Sarah arrive, première parmi les femmes de sa famille, à dire "non" au père : *"Oui, que diantre, j'aurais pu être la femme qu'on attendait que je fusse ! (...) Mais je ne le voulais pas. (...) Je veux exister, moi, Sarah, et ne plus être le terrain conquis, le territoire occupé, qui doit payer tribut au Maître"*<sup>28</sup>.
- 11 Il arrive que ce modèle d'autorité s'autonomise de toute légitimité religieuse. Annie Goldmann présente ainsi son père comme rigoureusement athée et non pratiquant. Sa passion pour les idées de la Révolution de 1789 le "prédispose" à une plus grande ouverture à la liberté et à l'égalité. Toutefois, le poids de la tradition continue de peser et le père de l'écrivain reste autoritaire, seul capable de prendre les décisions : *"Je crois*

*que l'autorité paternelle et la tradition orientale nous ont longtemps marquées dans le sens d'une certaine passivité. Il m'a fallu des années pour me débarrasser de ce handicap, pour oser dire et surtout faire<sup>29</sup>.*"

- 12 Cette autorité s'étend à la sphère conjugale. La jeune femme va devoir cumuler la subordination au père et celle au mari, autre figure masculine forte et structurante. Cette dépendance trouve des échos chez Annie Goldmann : *"C'est ton mari, c'est lui qui commande, tu dois faire tout ce qu'il veut<sup>30</sup>"*, entend Élise de la part de sa mère lorsque la jeune femme s'enfuit de la maison conjugale.
- 13 Le choix du mariage, de manière générale, échappe d'ailleurs à la volonté des jeunes juives en Afrique du Nord. *"Et on m'a fiancée<sup>31</sup>"*, se remémore le personnage d'Élise. Son sort n'est pas exceptionnel. À Fès, les aînées cherchaient des épouses pour des garçons âgés de 5 à 6 ans pour les mariages organisés lors de la fête de Chavouot. Les filles non mariées à l'âge de 12 ou 13 ans étaient méprisées par le groupe<sup>32</sup>. Les négociations se déroulent entre les parents, et celles concernant les aspects économiques, entre les pères<sup>33</sup>. La jeune femme découvre souvent son futur époux au moment des fiançailles, puis au mariage.

## Du père au mari, la pérennisation du pouvoir patriarcal

- 14 Il n'est donc pas étonnant que même pour la jeune génération qui suit le départ en France métropolitaine, le poids de la tradition demeure pesant. Pour Liana ou Sarah, le mariage est une longue suite d'oppressions masculines auxquelles elles se soumettent avec lucidité et amertume : *"Je comprenais qu'il fallait que je change beaucoup pour coller à l'image idéale de la femme mariée. Ils étaient prêts à m'aider pour que je me transforme, pour que je rentre dans l'ordre des femmes, pour que je sois enfin ce qu'ils avaient rêvé que je sois<sup>34</sup>"*, dit Sarah. Elle "baisse le nez" quand son fiancé lui reproche de ne pas avoir fait ce qu'il lui a demandé. Cette formule résonne en miroir de celle du père : *"Baisse les yeux, Sarah."* Ainsi, le fiancé ou le mari devient un second père, incarnation de la persévérance du modèle patriarcal auprès des jeunes générations, comme si la culture et la tradition faisaient obstacle à la libération des individus même dans un cadre nouveau. L'impasse dans laquelle se trouvent ces femmes persiste aussi malgré l'éducation reçue et l'affranchissement professionnel. *"[La mère de Sarah] petite juive marocaine, en se donnant un métier, s'est libérée de la soumission aveugle à laquelle elle était prédestinée. Mais par sa propre volonté et l'héritage de son éducation, elle a placé et maintenu mon père sur le piédestal du dieu humain<sup>35</sup>."* D'autres femmes subissent le même destin. Juliette, la tante d'Annie Goldmann, femme émancipée, est la première avocate d'Afrique du Nord. Mais, une fois mariée, *"Peu à peu, [Juliette] va glisser dans le moule traditionnel de la femme au foyer. (...) [son père] Mardochee n'avait pas compris que les conditions sociales n'étaient pas encore mûres pour l'avenir qu'il envisageait pour sa fille<sup>36</sup>."* L'époux lui assurera une existence bourgeoise avec les attributs classiques qui l'accompagnent.
- 15 Chez Rachel Kahn, l'amour exogamique est désapprouvé par la famille et la responsabilité de cet engagement sentimental est attribuée à la femme. Honneur familial oblige, Sara – sans en être prévenue – doit subir un mariage arrangé. Mais elle s'échappe pour rejoindre Thomas et meurt dans une fusillade pendant le couvre-feu. L'exclusion atteint alors son apogée : la jeune femme est enterrée avec *"les filles qui aiment en dehors de leur communauté. (...) Dans le cimetière de Béchar (...) un périmètre est réservé à ces femmes, à l'écart, le plus loin possible des autres tombes<sup>37</sup>."*

- 16 L'honneur de la famille et le conformisme dans les relations sociales prévalent. Ce, même en cas de viol. Déborah, victime d'un viol marital, se laisse persuader par sa propre famille de la nécessité de retourner chez son mari. Cette situation heurte la sensibilité de Liana qui s'exclame : *“Qu'elle retourne se faire violer si ça la chante”<sup>38</sup> !*

## L'émancipation à l'épreuve des paradoxes coloniaux

- 17 La présence française en Afrique du Nord bouleverse les sociétés locales. Sous couvert d'émancipation, la colonisation se traduit par le durcissement de la tradition dans la communauté musulmane, allant, par exemple, jusqu'à l'interdiction des terrasses aux femmes algéroises après l'arrivée des Français. La colonisation n'a donc pas toujours été émancipatrice pour la femme, d'autant que la France est aussi le pays qui lui refuse le droit de vote et exalte un modèle bourgeois et conservateur. Si l'idéal républicain *“était un principe d'intégration, puisqu'il affirmait que toute personne, quelles que fussent son origine ou ses croyances, était susceptible d'être intégrée dans la société politique”<sup>39</sup>*, il a souvent divergé des pratiques sociales réelles. L'une des conséquences de l'application de l'universalisme républicain n'est pas l'intégration, mais au contraire la différenciation et par conséquent l'exclusion de “catégories” essentialisées (femmes, indigènes...)<sup>40</sup>.
- 18 Si la colonisation aggrave d'une manière générale des inégalités et renforce la distance entre les sexes, il n'en va pas de même pour la communauté juive, car l'emprise des élites traditionnelles recule devant l'importation du modèle occidental en Afrique du Nord. Les juifs métropolitains y jouent également un rôle : la pression qu'ils exercent pour “régénérer” leurs coreligionnaires sépharades aboutit au décret Crémieux de 1870, qui accorde à tous les juifs algériens la nationalité française. Par conséquent, ils se voient ouvertes les portes de l'école républicaine et celles de la Fonction publique, facteur d'amélioration de leur condition socio-économique. S'ensuit une adhésion massive – même s'il faut la nuancer<sup>41</sup> – à la culture française qui puise dans l'imaginaire de la Révolution de 1789 et les idéaux égalitaires qu'elle porte<sup>42</sup>. Cela n'est pas sans conséquence pour le statut des femmes. “Autres”, parce que juives dans une société musulmane et vivant dans une communauté patriarcale, elles parviennent à s'émanciper en adhérant sans réserve à la culture française. C'est dans cette perspective que se situe Annie Goldmann : *“Écartée en tant que fille de la culture hébraïque, et en tant que juive de la culture arabe, c'est en français que se fait l'acculturation”<sup>43</sup>.*
- 19 Cette émancipation trouve sa source première dans l'instruction<sup>44</sup>, soit à travers l'école républicaine en Algérie, soit par les écoles de l'Alliance israélite universelle (AIU) en Tunisie et au Maroc. L'AIU, fondée en 1860 à Paris par des juifs métropolitains pour “réformer” leurs coreligionnaires de l'Est et d'Afrique du Nord, mène un travail éducatif, fournissant une éducation essentiellement française et donnant un accès égal aux filles et aux garçons, car – indépendamment des idéaux égalitaires – la femme constitue dans l'imaginaire collectif une potentialité assimilatrice<sup>45</sup>. La première école pour filles est ouverte à Tanger seulement trois ans après la première école de l'AIU pour garçons en 1862 à Tétouan.
- 20 Mais la “libération” progressive de ces femmes est – nous l'avons dit – d'abord impulsée par les hommes. Mardochee intègre sa femme Élise dans la rédaction de son journal : *“Le ménage, les enfants passeront après. Cet homme veut faire de sa femme son égale.”* Plus tard,

il “brava les préjugés de son temps et fit de sa fille la première avocate d’Afrique du Nord à une époque où Paris en comptait à peine cinq<sup>46</sup>”.

- 21 L’éducation des femmes influence naturellement les relations entre les sexes : les filles et les garçons découvrent un nouvel espace de sociabilité leur permettant des rencontres jusqu’alors prohibées. L’éducation a pour effet également la remise en cause du mariage<sup>47</sup>. L’âge des femmes au mariage passe au Maroc de 16-17 ans dans les années quarante à 20-21 ans vingt ans plus tard.
- 22 L’instruction avancée explique également la proportion élevée des femmes parmi les auteurs d’origine judéo-maghrébine écrivant en français comparée à la part des femmes dans la littérature des auteurs arabo-musulmans de langue française<sup>48</sup>. La précocité d’entrée des femmes juives dans le champ littéraire est également exceptionnelle, puisqu’elles précèdent d’une quinzaine, sinon d’une vingtaine d’années, leurs consœurs musulmanes.
- 23 Cette émancipation, dont témoignent les écrivains étudiés, se joue en miroir de celle de la femme occidentale. Si le Maghreb constitue un territoire où plusieurs communautés se croisent, il tient davantage de l’assemblage que d’un mélange ou d’un lieu de métissage. À quelques exceptions près, les rapports ethniques prédominent sur les rapports de classes ce qui détermine que les communautés (musulmane, française, juive, maltaise, etc.) coexistent sans pour autant avoir d’interactions réelles<sup>49</sup>. D’où le peu de traces dans leurs écrits sur les femmes musulmanes.

## De l’exil libérateur aux limites de la modernité

- 24 Après la découverte de la culture française, c’est la découverte de la France elle-même qui se construit en horizon d’émancipation réelle. Liana et Sarah veulent vivre la liberté en France. À ce propos, Annie Goldmann écrit : “*Les femmes [y] découvrent la nécessité de rejeter certains tabous – sexuels entre autres – et la rencontre avec le monde non juif les amène à réexaminer leurs rapports avec les hommes, à évaluer le prix et les dangers de la liberté*<sup>50</sup>.” La métropole représente pour elles la liberté sociale et l’espoir dans l’avenir.
- 25 De fait, l’exode des juifs des pays d’islam qui suit les mouvements nationalistes et la décolonisation représente pour les juives à de nombreux égards le passage d’un monde aux structures patriarcales à un autre dans lequel l’état des droits des femmes est nettement plus avancé. Écrire, pour ces femmes, revient à témoigner de ce changement des codes de fonctionnement sociaux.
- 26 À l’instar de la mère de Sarah, la femme juive en exil s’est parfois vue vivre dans un univers familial conceptuellement retardé en dépit de la métamorphose spirituelle et de la modernité du monde environnant<sup>51</sup>. Dans cette perspective, l’exil, comme seul facteur d’émancipation, n’est pas entièrement libérateur, car les schèmes de perception, de pensée et d’action sont encore influencés par l’*habitus* ancien. Il convient d’ailleurs de noter que cette production littéraire, pourtant écrite à partir du lieu d’exil, ne respire nullement la nostalgie d’une réalité perdue, mais porte au contraire une charge libératrice et accusatrice.
- 27 Dans cette écriture de femmes, la dimension féministe se lit en pointillé<sup>52</sup>. Si elle ne prend pas la forme d’un “manifeste”, c’est que ces écrivains composent avec des réalités contradictoires qui ont façonné leur vie : relativement ancrées dans le monde traditionnel et déjà en résonance avec les avancées du féminisme occidental. Dans tous

les cas, “publier” dans le contexte de l’exil, c’est-à-dire “rendre public”, a des fonctions particulières pour les auteurs. Ces fonctions objectives sont, de manière singulière, pénétrées par le politique : raconter l’histoire de ceux qui jusqu’alors ne faisaient pas partie de l’histoire du pays est un acte politique de revendication, de reconnaissance et de légitimité. L’entreprise littéraire qui les caractérise est d’abord individuelle – raconter son histoire à travers des procédés autobiographiques ou autofictionnels –, ce qui entrave une éventuelle dimension militante au sens collectif du terme. Mais cette production s’enracinant dans l’exil possède une autre dimension collective en ce qu’elle tend à témoigner d’une réalité disparue. Et en ce sens, en se plaçant d’un point de vue de subjectivité féminine, ces récits sont révélateurs et dénonciateurs de la famille juive comme structure patriarcale et patrilinéaire où la femme a pu, grâce à un idéal républicain d’éducation et à ses propres efforts, échapper au poids de la tradition pour accéder à un statut d’égalité. Cette production littéraire diverge de celle des hommes écrivains issus du même exil. Sans pour autant souscrire à la thèse de l’existence d’une littérature féminine – car cette catégorisation essentialise plus qu’elle ne met en évidence la prépondérance de choix de prédilection –, nous pouvons constater que la critique de la famille juive maghrébine comme patriarcale n’est présente que dans les récits et romans de femmes, alors qu’elle est quasi absente des écrits des hommes écrivains d’origine judéo-maghrébine<sup>53</sup>, portés davantage par des visions nostalgiques des réalités familiales.

- 28 Critiques du modèle familial, les écrivains femmes restent, la plupart du temps, muettes quant à la domination coloniale. D’où vient ce silence ? Sans doute du fait que les deux systèmes d’oppression ne se recoupent pas forcément et entrent même parfois en conflit, comme en témoigne la scolarisation des jeunes filles importée par l’AIU, avatar de la puissance occidentale au Maghreb, qui ne rencontre pas immédiatement l’approbation des pères des familles juives en Afrique du Nord. Cette dissociation apparente influence le manque d’expression structurée autour de ces deux dominations patriarcale et coloniale<sup>54</sup>. Enfin, comme nous l’avons évoqué précédemment, les communautés se côtoient sans pour autant se pénétrer, ce qui implique le recentrement des individus dans la sphère communautaire et des récits centrés sur la réalité familiale. Non seulement les écrivains étudiés ne formulent pas de critique sociale du régime colonial, mais l’articulation entre la domination masculine et la domination coloniale est absente de leur vision, point aveugle d’une perspective critique des rapports de domination dans la réalité coloniale d’Afrique du Nord.

---

## NOTES

1. Entre 1956 et 1967, environ 235 000 juifs maghrébins s’installent en France, doublant ainsi la population juive en métropole. La majorité des auteurs (73 %) de notre corpus global ont publié une fois arrivés en métropole.
2. Sur 104 écrivains de la cohorte étudiée, 36 % sont des femmes.
3. Jean-Claude Passeron et Jacques Revel (dir.), “Penser par cas. Raisonner à partir de singularités”, in *Penser par cas*, Paris, éditions de l’EHESS, 2005, pp. 9-44.

4. Sur cette séparation des espaces intérieur et extérieur, voir notamment Pierre Bourdieu, *Le Sens pratique*, Paris, Éditions de Minuit, 1980.
5. Allon J. Uhlmann, "Incorporating masculine domination. Theoretical and ethnographic elaborations", in *Social Analysis*, n° 44, vol. 1, avril 2000, pp. 141-161.
6. Rachel Simon, "Between the family and the outside world. Jewish girls in the modern Middle East and North Africa", in *Jewish Social Studies* n° 7.1, 2000, p. 85.
7. Voir Pierre Bourdieu : "La domination masculine", in *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 84, septembre 1990, pp. 2-31 ; "Division du travail. Rapports sociaux de sexe et de pouvoir", in *Cahiers du GEDISST*, 1994, pp. 91-104.
8. Annie Goldmann, *Les Filles de Mardochée. Histoire d'une émancipation*, Paris, Denoël/Gonthier, 1979, pp. 31-32.
9. Paule Darmon, *Baisse les yeux, Sarah*, Paris, Grasset, 1980, p. 94.
10. *Ibid.*, p. 103.
11. *Ibid.*, pp. 98-99.
12. Rachel Simon, "Between the family...", *art. cit.*, pp. 81-82.
13. En Algérie, émergent des groupes indigènes nés de la méritocratie scolaire qui se verront bloqués dans leur ascension sociale réelle. Cette élite fournira des nationalistes après 1945. En Tunisie et au Maroc, sont au contraire favorisés les héritiers des anciennes élites accédant plus tard au gouvernail des États postcoloniaux. Voir notamment : Guy Pervillé, *Les Étudiants algériens de l'université française, 1880-1962*, Paris, éd. du CNRS, 1984.
14. Sur la question de la sexualité des femmes dans le contexte colonial, voir notamment : Ann Laura Stoler, "Making Empire respectable ? : the politics of race and sexual morality in 20<sup>th</sup> century colonial cultures", in *American Ethnologist*, n° 16, vol. 4, novembre 1989, pp. 634-660 ; *Race and the Education of Desire : Foucault's History of Sexuality and the Colonial Order of Things*, Durham, Duke University Press, 1995 ; Christelle Taraud, "Les femmes, le genre et les sexualités dans le Maghreb colonial (1830-1962)", in *CLIO. Histoire, femmes et sociétés*, n° 33, 2011, pp. 157-191.
15. Annie Goldmann, "Identité et acculturation. Des femmes juives nord-africaines en France", in Jean-Claude Lasry et Claude Tapia (dir.), *Les Juifs du Maghreb*, Paris, L'Harmattan, 1989, p. 302.
16. Albert Memmi, *Portrait du colonisé*, précédé du *Portrait du colonisateur*, Paris, Gallimard, 2002 (1957). Voir également : Franz Fanon, *Peau noire, masques blancs*, Paris, Seuil, 1971 (1952).
17. Annie Goldmann, *Les Filles de Mardochée*, *op. cit.*, p. 25.
18. Rachel Kahn, *Adieu Béchar*, Paris, Flammarion, 2000, p. 268.
19. Rachel Simon, *art. cit.*, p. 82.
20. L'analyse des procédures d'appropriation symbolique de l'univers domestique par les femmes dévoile que les souvenirs tentent de contrevvenir à l'idéologie et à la domination patriarcale, surlignant le réel pouvoir des femmes dans les expériences quotidiennes de la maison (Joëlle Bahloul, *de la mémoire, ethnologie d'une demeure judéo-arabe en Algérie (1937-1961)*, Paris, Métailié, 1992, p. 132).
21. Paule Darmon, *op. cit.*, pp. 49-50.
22. Rachel Kahn, *op. cit.*, pp. 249-250.
23. Paule Darmon, *op. cit.*, pp. 29-30.
24. *Ibid.*, pp. 31, 26.
25. *Ibid.*, p. 23.
26. *Ibid.*, p. 19.
27. Joëlle Balhoul, "The Sephardic Jew as Mediterranean : A view from kinship and gender", in *Journal of Mediterranean Studies*, n° 4, vol. 2, 1994, p. 203.
28. Paule Darmon, *op. cit.*, p. 216, 218.
29. Annie Goldmann, *op. cit.*, p. 113.
30. *Ibid.*, p. 31.
31. *Ibid.*, p. 28.

32. Doris Donath, *L'Évolution de la femme israélite à Fès, Aix-en-Provence*, 1962, pp. 98-99.
33. Rachel Simon, *art. cit.*, p. 84.
34. Paule Darmon, *op. cit.*, p. 160.
35. *Ibid.*, p. 29.
36. Annie Goldmann, *op. cit.*, p. 95.
37. Rachel Kahn, *op. cit.*, p. 135.
38. *Ibid.*, p. 87.
39. Dominique Schnapper, "L'Universel républicain", in *VEI Enjeux*, n° 121, juin 2000, p. 14.
40. Voir notamment les travaux de Gilles Manceron, *Marianne et les colonies. Une introduction à l'histoire coloniale de*, Paris, La Découverte, 2005 ? ; Maxime Foerster, *Des sexes à l'épreuve*, Paris, L'Harmattan, 2003 ; Pascal Blanchard et Nicolas Bancel, "Les origines républicaines de la fracture coloniale", in Nicolas Bancel, Pascal Blanchard et Sandrine Lemaire (dir.), *La Fracture coloniale. La société française au prisme de l'héritage colonial*, Paris, La Découverte, 2005, pp. 31-43.
41. David Nadjari, "L'émancipation à 'marche forcée' : les juifs d'Algérie et le décret Crémieux", in *Labyrinthe*, n° 28, 2007, pp. 77-89.
42. Le phénomène de l'occidentalisation concerne aussi, à des degrés divers, les juifs tunisiens et marocains.
43. Annie Goldmann, *op. cit.*, p. 26.
44. Joëlle Balhoul, *art. cit.*, p. 205.
45. Citons à ce propos, dans la sphère des représentations culturelles, l'exemple de la "belle Juive".
46. Annie Goldmann, *op. cit.*, p. 37, 43.
47. Rachel Simon, *art. cit.*, p. 84.
48. Les femmes constituent 36 % des écrivains d'origine judéo-maghrébine. Cette proportion tombe à 12-13 % pour les auteurs arabo-musulmans. Voir Guy Dugas, *Bibliographie judéo-maghrébine d'expression française (1896-1990)*, Paris, L'Harmattan, 1992, p. 17-18.
49. Daniel Rivet, *Le Maghreb à l'épreuve de la colonisation*, Paris, Hachette Littératures, 2002.
50. Annie Goldmann, "Identité et acculturation...", *art. cit.*, p. 304.
51. Rachel Simon, *art. cit.*, p. 94.
52. De nombreuses études contemporaines se penchent sur la question du féminisme dans les pays d'islam. Voir notamment Haideh Moghissi, *Feminism and Islamic Fundamentalism. The Limits of Postmodern Analysis*, Londres, Zed Books, 1999.
53. Citons notamment les romans d'Albert Bensoussan, de Gil Ben Aych ou de Jacques Zibi.
54. Selon Emmanuelle Sibeud, la domination masculine se conjugue et s'amalgame à la domination culturelle. Voir Emmanuelle Sibeud "Science de l'homme' coloniale ou science de 'l'homme colonial' ? Rapports de genres et ethnographie coloniale en Afrique française au début du xx<sup>e</sup> siècle", in Anne Hugon (dir.), *Histoire des femmes en situation coloniale : Afrique et Asie, xx<sup>e</sup> siècle*, Paris, Karthala, 2004, p. 188.

## RÉSUMÉS

Trois auteurs juives originaires du Maghreb font de l'écriture le lieu d'une émancipation. Paule Darmon, Annie Goldmann et Rachel Kahn dénoncent dans leurs romans la domination patriarcale qui entend les soumettre aux règles strictes de leur communauté. Entre l'Afrique du Nord et la

France, leurs parcours témoignent de ce double regard que permet l'exil postcolonial. Des histoires qui font écho à l'exposition *Juifs d'Algérie* présentée au Musée d'art et d'histoire du judaïsme jusqu'en janvier 2013.

## AUTEUR

**EWA TARTAKOWSKY**

Doctorante au Centre Max Weber, université Lyon II